



Apprendre le métier d'élève

Sylvain Connac
répond à nos questions



Sylvain Connac est professeur des écoles, Docteur en Sciences de l'Éducation, chargé de cours à l'Université de Montpellier. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'école, dont "Ca sert à quoi, l'école ?" (éditions Bayard).

I. Le métier d'élève, comment le définiriez-vous ? Quelles en sont toutes les facettes ? Certaines sont-elles moins visibles que d'autres ?

En pédagogie, nous ne devrions pas parler de métier concernant l'activité des élèves, mais de profession. Je m'explique. « Si l'on se réfère à une distinction juridique, les métiers sont tenus à une obligation de résultat, alors que les professions relèvent d'une obligation de moyens (articles 1137 et 1147 du Code civil) » (Etienne, R. (2014). *Métier ou profession ? Cahiers Pédagogiques*, 514, 46-47) Or, quelle est l'activité de l'élève ? Bien évidemment, apprendre. Or, apprendre ne s'impose pas de l'extérieur, cela se construit au sein même de la personne, à partir des sollicitations extérieures qu'elle appréhende.

Si un métier induit des obligations de résultats, c'est qu'il est borné par des tâches précises et objectivables. La plupart du temps, un métier se définit par les actions à réaliser, il peut donc être trivialement entendu comme le fruit d'un certain nombre de consignes à exécuter – Nous sommes dans le champ de la *poëisis*, c'est-à-dire de l'œuvre achevée. Si la profession suppose des obligations de moyens, c'est bien parce qu'elle correspond à une activité incertaine, la plupart du temps humaine, et que les seules visées que l'on puisse dignement poser sont la mise en place d'outils, démarches et projets ordonnés pour aboutir favorablement, sans certitude de réussite. Nous entrons alors dans de la *praxis*, qui ne peut se résumer à de la seule production.

En ce sens, être élève est plus une profession qu'un métier. La démarche est plus pratique que poïétique. Il ne suffit malheureusement pas de faire exécuter des consignes par un élève pour qu'il apprenne. En revanche, l'enseignant est celui qui peut l'accompagner dans une sorte d'ingénierie cognitive qui le conduit à progressivement se donner les conditions les meilleures pour apprendre.

2. De l'enfant à l'élève, il y a un chemin à parcourir. Quels sont, à vos yeux, les principaux obstacles que l'enfant peut rencontrer sur ce chemin ?

Être élève est à la culture scolaire ce que devenir adulte est à l'indépendance. On devient adulte lorsque l'on parvient à assumer, par ses propres moyens, les besoins de son existence. De son côté, être élève passe par l'appropriation d'une culture scolaire. Celle-ci s'appuie principalement sur le fait que ce qui est attendu n'est pas seulement de produire, de répondre à des consignes, d'être bien sage et discipliné, mais de grandir et d'apprendre. En d'autres termes, être élève correspondrait à une sorte de grande aventure de la prise d'initiative : ne pas attendre que l'on nous conduise pour développer des efforts, s'engager par soi-même, questionner, chercher, prospecter ... En somme, se sentir maître de son existence d'élève, être responsable. Le contraire de cette logique sera l'attentisme, la dépendance à l'adulte et l'assistanat.

L'immense problème, générateur d'inégalités et de grandes difficultés chez certains, c'est que ces codes scolaires et cette culture de l'engagement ne sont que très rarement enseignés par l'école. Malheureusement, certains élèves passent toute leur scolarité sans les connaître, sans même en savoir l'existence.

C'est à l'évidence une mission dévolue implicitement aux familles que de transmettre ces éléments de langages, ces modes de compréhension, ces conduites à tenir selon les situations, cet esprit de recherche perpétuelle. Ce qui condamne les élèves dont les parents ignorent ces réalités (ou se trouvent dans l'impossibilité de les mener) à subir l'école comme un monde abscons, où ce qui est formellement demandé n'est pas en fait ce qui est attendu, où réussissent au final que ceux qui ont eu la chance d'obtenir ces clés ailleurs et autrement.

3. Comment expliquer que ce chemin soit plus difficile à parcourir pour certains enfants que pour d'autres ?

Ce sont deux chercheurs, E. Bautier et R. Goigoux (2004), qui ont les premiers introduit le concept de secondarisation. Il s'explique par la capacité, inhérente aux élèves qui réussissent scolairement, à ne pas se satisfaire de ce qui est demandé par les consignes, mais de rechercher les apprentissages sous-jacents. Un élève secondarisé est celui qui ne cherche pas à seulement exécuter correctement les exercices indiqués, mais à profiter de ces situations de travail pour apprendre.

Malheureusement, d'incroyables malentendus parasitent la clarté scolaire des attendus de l'école.

C'est toute l'histoire d'Amidou, racontée par Stéphane Bonnery (2007). Croyant répondre aux demandes de son enseignante de géographie, il apprend par cœur la carte du relief de la France, sait parfaitement la reproduire, avec les bonnes couleurs, « sans dépasser. » Malheureusement pour lui, il n'a pas compris que ce qui était attendu n'était pas seulement ce soin apporté au travail mais aussi et surtout la compréhension du concept de relief, lui faisant cruellement défaut lorsqu'au moment de l'évaluation, il se voit proposé la carte d'Espagne.

Amidou représente ces élèves qui pensent répondre aux attentes de l'école en entrant dans des logiques de conformité. C'est un leurre. Les élèves qui réussissent attendent plus, cherchent davantage, ne se satisfont pas d'appliquer, mais de produire de la connaissance.

4. Des enfants ont du mal à entrer dans les apprentissages que l'école leur propose, à répondre aux attentes qu'elle a vis-à-vis de leur devenir scolaire.

a. Selon vous, l'école est-elle responsable - au moins partiellement- de cette difficulté ?

Toutes les difficultés scolaires ne sont pas imputables au fait que l'école n'éduque pas suffisamment aux codes de son propre fonctionnement et délègue à la sphère du familial cette transmission.

Par exemple avec les difficultés liées à la notion de maturité cognitive (Connac, 2009). A leur entrée en maternelle, des dissymétries profondes distinguent les enfants : certains sont avides et prêts à apprendre, d'autres découvrent l'objet-livre : ils sont peu habitués aux relations avec des adultes et semblent tout découvrir. Contrairement au titre d'un célèbre ouvrage des années 70, tout ne se joue pas avant 6 ans. Mais ce qui se construit dès la toute petite enfance conditionne et détermine une grande partie du rapport au monde et à la culture développée par l'école.

b. On parle beaucoup des rythmes scolaires aujourd'hui. Les adapter constituerait-il, selon vous, une piste de solution ?

Adapter les rythmes scolaires devrait être au service de ceux des enfants alors que ce qui se passe actuellement en France n'est qu'au service des adultes. Une véritable réforme des rythmes scolaires devrait intéresser ce qui se passe à l'intérieur des temps de classe (par de l'alternance entre temps collectifs et situations personnalisées de travail) et demander au monde des adultes un certain nombre d'aménagements pour un devenir meilleur des générations montantes.

Tant que les adultes, dans leur masse, n'accepteront pas de s'entendre pour créer un moratoire pour l'enfance et reconnaître des décisions prises à l'éclairage d'experts, les réformes sur les rythmes ne seront que des informations au service de l'activité mercantile des journalistes et des politiques. Il me semble l'éducation mérite mieux que de servir ces intérêts à court terme.

5. Entrer dans le métier d'élève, n'était-ce pas plus facile autrefois ?
L'évolution de la société ne rend-elle pas les choses plus compliquées pour certains enfants ?

Je pense qu'autrefois, c'était pire. Les travaux en sociologie de l'éducation le montrent (Dubet, Baudelot, Establet, Felouzis, ...). Tout du moins en France où l'école s'est construite pour extraire une élite, sans véritablement se soucier de ce que devenaient tous les autres. C'est comme si tout était fait pour former des champions, avec ce que cela implique de sélection à toutes les étapes de la formation. Pour n'en promouvoir que quelques-uns, on accepte d'évincer tous les autres.

En d'autres termes, il y a quelques décennies, soit on entrait dans la posture d'un élève et l'on réussissait, soit on était écarté et à charge du monde du travail d'assurer notre insertion d'adulte. C'est réalité est surannée. Aujourd'hui, un jeune sortant du système éducatif sans diplôme a moins de 50% de chances de trouver un emploi trois ans après sa sortie (Cereq, 2011) Un jeune avec n'importe quel diplôme voit ses chances au moins égales à 70 % (70% pour un CAP, 75% pour un bac pro, 86% pour un bac + 2).

Ce qui complique considérablement les missions des enseignants aujourd'hui, c'est qu'il leur est demandé de se soucier des progrès de chaque élève, pas seulement les meilleurs ou les plus « initiés. » Il s'agit de faire en sorte que, bien plus qu'auparavant, chacun obtienne au moins un diplôme lui ouvrant quelques portes pour l'emploi. Cette réalité contemporaine demande donc au monde de l'école de se préoccuper des élèves qui jusque-là n'étaient pas considérés, d'où le ressenti de certains enseignants de penser que les élèves sont moins « dans les clous. » En fait, ils y sont de plus en plus, mais pour quelques-uns l'entreprise est périlleuse, ce qui cristallise les préoccupations des adultes.

En plus, nous observons chez certains enseignants (certes un peu désabusés) un confort dans des stratégies d'externalisation : face aux difficultés, c'est plus facile d'attribuer les causes aux « autres » et ainsi de se dédouaner de tout changement et remises en questions. Innover, chercher et faire de la pédagogie sont des activités plus anxieuses que les seules reproductions.

6. Apprendre le métier d'élève cela commence-t-il dès l'école maternelle ?

Oui, pour l'apprentissage d'une posture. Outre les codes de fonctionnement (l'apprentissage des règles pour vivre sereinement avec d'autres) l'essentiel pour des jeunes enfants à l'école est d'apprendre l'initiative. Leur curiosité est leur force. C'est une motivation « bio » extrêmement puissante qui malheureusement se perd avec les années, principalement en raison du déplaisir ressenti par et pour les activités scolaires.

A la fin de l'école maternelle, les enfants devraient être convaincus des visées de l'école : apprendre. Faire n'a pas de sens s'il ne contribue pas à l'apprendre. Le but d'une journée d'école ne devrait pas être de dire ce que l'on a fait, mais d'expliquer ce que l'on a appris (ou tout du moins compris). Il est plus important de chercher que de terminer, d'essayer que de répondre correctement.

Par exemple, les enseignants pourraient aisément opérationnaliser la distinction entre une faute et une erreur. Une faute, c'est mal, il faut l'éviter, voire la condamner. Une erreur participe aux apprentissages. Elle vaut mille fois mieux que de ne rien faire du tout. Daniel Favre milite dans ses travaux pour que l'on « *décontamine l'erreur de la faute.* » Essayer, c'est certes prendre le risque de se tromper, c'est aussi la certitude que l'on évolue positivement vers des connaissances de plus en plus affinées. Les enseignants de maternelle devraient être des coaches de l'erreur et insister systématiquement sur le fait que se tromper est bienvenu. La faute serait de ne pas essayer.

A leur service, les pratiques de manipulation de matériel, qui favorisent les engagements et amoindrissent la peur du groupe. Manipuler se fait souvent de manière confidentielle. Les pédagogues montessoriens en ont fait leur levier principal et la force de leurs pratiques.

7. Le métier d'élève, est-ce un métier pour la vie ? En d'autres mots, le quitte-t-on un jour ?

Tout dépend du sens que l'on veut accorder à son existence. Si l'on pense que vivre, c'est être dominé, c'est exécuter ce qui a été pensé par d'autres, c'est participer à un travail dont on est écarté des bénéfices, effectivement, être un élève avide de savoirs ne sert plus. En revanche, si l'on pense que le plaisir et le sens de l'existence humaine passe par l'actualisation de soi, la conception de la posture de l'élève que nous défendons représente un incroyable moyen pour tendre vers le bonheur.

8. Quelle seraient, selon vous, les bonnes pratiques (ou les outils) à mettre en œuvre pour aider tous les enfants à entrer dans le métier d'élève ?

La responsabilisation et la réflexivité.

Etre responsable, c'est assumer les choix que l'on a fait, faire preuve de sérieux et rester fidèle à ses engagements, même quand ceux-ci ne suscitent pas des émotions agréables. Ne pas être responsable, c'est être assisté, incapable de tenir son équilibre sans tutelle. Prenons l'exemple des métiers (ou des services) dans les classes. J'observe souvent des « roues des métiers » qui tournent chaque semaine pour confier à chaque élève une tâche différente. Cette pratique, bien que valeureuse sur la participation de tous, génère des comportements d'assistés. En effet, que l'on ait bien réalisé son service ou au contraire que l'on ait manqué de manière flagrante de sérieux, la conséquence est la même : la roue tourne. Il n'y a rien à assumer. Les travaux de R. Laffitte et quelques autres proposent une autre démarche :

- 1- Les métiers sont créés avec les élèves, en fonction des besoins de la classe
- 2- Chacun choisit son métier, il est possible de ne pas en avoir. Le métier d'un élève ne peut pas être pris par un autre
- 3- Il est possible de le conserver aussi longtemps que possible sauf en cas de manque de responsabilité. Le conseil peut décider de l'enlever à son titulaire
- 4- Pour changer de métier, il suffit d'en parler au conseil.

La réflexivité se pratique dans les classes à travers les discussions à visées démocratique et philosophique (DVDP – M. Tozzi). En aiguisant le penser par soi-même, les élèves prennent progressivement conscience qu'ils sont des « pense-être », ce qui impacte de manière durable leur conscience d'exister.

Je mets en annexe de ce questionnaire un autre exemple d'outil pédagogique au service du développement de posture d'élèves : les ceintures de comportements responsables (grille + démarche d'usage)



9. Avez-vous des souvenirs personnels sur la manière dont vous êtes devenu(e) élève ? Ont-ils orienté votre réflexion sur la place de l'enfant à l'école aujourd'hui ?

C'est arrivé assez tard dans mon adolescence. Grâce à des participations à des activités d'éducation populaire (aumôneries, patronages, camps de jeunes, ...) qui nous donnaient la possibilité de vivre en tant que personnes, c'est-à-dire reconnues comme douées de pensées, capables de prendre des

responsabilités, coordonner des projets à plusieurs, ... Pour la première fois, j'ai alors pu transférer au monde de l'école cette nouvelle image de moi et pu entrer progressivement dans des démarches d'auteurs de mes travaux. Alors que jusque-là je me contentais, souvent avec souffrance, d'exécuter les consignes sans penser, le sentiment d'exister est devenu une sorte de moteur pour travailler mieux.

J'en suis alors naturellement venu à me tourner d'abord vers les métiers de l'éducation, puis vers ceux de l'enseignement qui, en somme, sont ceux qui disposent des durées les plus longues et des moyens les plus conséquents pour accompagner des enfants ou des jeunes vers une actualisation d'eux-mêmes. C'est logiquement, grâce à des études en science de l'éducation et plusieurs rencontres, que je me suis tourné vers les pédagogies coopératives et essayé de les construire dans le sens d'une socialisation dans un rapport formel aux savoirs : apprendre se fait d'autant mieux à plusieurs, lorsque les forces des uns deviennent des ressources potentielles pour les autres. La conséquence immédiate est que travailler ainsi participe à une formation solide et durable de la personne.

10. Partant de votre expérience, si vous ne deviez donner qu'un seul conseil aux enseignants afin de les aider à amener chacun de leurs élèves à mieux vivre l'école, quel serait-il ?

Faire de l'école un lieu de vie authentique et coopérative, basée sur des relations vraies.

Où apprendre prend du sens parce qu'il sert à coopérer avec ses camarades, soit pour transmettre ce que l'on a compris, soit pour ne pas rester seul face à un obstacle difficile.

Où être élève c'est être responsable, c'est-à-dire disposer de vraies fonctions que l'on a choisies et dans lesquelles on a la possibilité d'exercer la singularité de son existence au sein d'un collectif : prendre des responsabilités, les conduire pour d'autres, se réjouir des effets positifs, assumer ses erreurs, apprendre et affiner la personne que l'on est en mesure de devenir.

Où venir à l'école ne se résume pas à attendre qu'un adulte dicte des consignes à exécuter mais invite à entrer dans des démarches de travail émancipateur : qui participent à la formation des personnes, leur permettent de vivre et sortir de conflits, leur donnent la possibilité d'aider des camarades ou la classe entière, reconnaissent les gestes de gentillesse et d'altruisme.

Où la relation avec les enseignants n'est pas un rapport de force, mais une rencontre de personnes engagées dans un contrat bipartite : celui

d'apprendre et celui de transmettre. Où les élèves ne dépendent pas des humeurs des adultes, ne sont pas dans un lien de dépendance inhibitrice, mais où ils peuvent profiter de leur expérience de vie, de leurs connaissances, puis en fin de parcours, se quitter avec reconnaissances, sans appréhension de l'avenir.

*Sylvain Connac,
novembre 2014*

Ceintures de comportement responsable

Validation

Rose	Essayer de respecter quelques consignes	
Blanche	Respecter quelques consignes Etre poli : bonjour, au-revoir, merci, s'il te plaît Participer à la vie de la classe : donner son avis, avoir une responsabilité	
Jaune	Connaître plusieurs mots des émotions Faire des efforts, essayer de réussir Reconnaître ses erreurs et présenter ses excuses si besoin Savoir reformuler les idées d'autres élèves	
Orange	Demander de l'aide en cas de besoin Au lieu de crier et taper, expliquer ses émotions avec des mots Ranger ses affaires et le matériel utilisé Savoir dire ses points forts et ses qualités Agir librement (s'exprimer, se déplacer) sans déranger la classe	
Verte	Régler ses problèmes de manière non-violente (message-clair) Faire preuve de bienveillance : ne pas se moquer et proposer son aide Savoir expliquer à quoi servent les règles de vie et les lois Respecter les engagements pris : travail, responsabilités, ... Dire ce que l'on pense en donnant des arguments	
Bleue	Savoir expliquer à quoi sert le travail à l'école Exprimer les émotions ressenties par d'autres Rendre des services difficiles Rester le même sans la présence de l'adulte	
Marron	Refuser les préjugés et accepter les différences Proposer des idées dans l'intérêt général Savoir régler un conflit entre deux camarades Prendre des initiatives pour mieux apprendre ou aider les autres	

Démarche d'usage des Ceintures de Comportement responsable

- En début d'année, les élèves se voient proposer une Ceinture de démarrage par l'enseignant (au bout de quelques semaines de connaissances mutuelles)
- Lors des Conseils Coopératifs de Classe, les élèves qui veulent changer de couleur de Ceinture demandent la parole. Ils expliquent en quoi ils pensent avoir grandi
- Les Camarades qui le souhaitent donnent leur avis (4-5 prises de parole)
- L'enseignant (Ceinture noire) décide
- La Ceinture est attribuée à l'essai pendant deux semaines.
- Au bout de cette période d'essai, le Conseil examine l'attribution définitive

Travailler le pilier 3 du socle commun sous forme de Ceintures est en lien avec une pratique d'évaluation positive :

- On part de ce que les élèves maîtrisent et de leurs progrès
- Le changement se fait à l'initiative des élèves
- L'attribution s'appuie sur des réussites (des progrès), et non des manques
- Ce ne sont pas les élèves qui décident, pur éviter les phénomènes d'exclusion
- On ne peut qu'évoquer positivement, les Ceintures ne peuvent être perdues
- Un changement de Ceinture induit une responsabilité plus grande pour son titulaire, sous forme d'un souci à l'autre accru.

« Grandir, c'est agir de telle manière que l'autre est au moins aussi important que moi »

S. Connac – 09/14